

poussent à la lecture, et il motive ses choix. Ainsi il a bien soin, en parlant de Bossuet, de préciser et de ne prendre que les Oraisons funèbres. Cette distinction est l'indice d'un esprit judicieux et libre. Bossuet doit surtout à sa qualité de prélat d'être placé au rang des écrivains irréprochables, même par ceux qui ne l'ont pas lu.

En dépit de sa réputation, nous trouvons que Bossuet met parfois trop d'emphase dans son style. Trop souvent, sous la pompe des mots, se cache le mensonge historique et la flatterie courtoisanesque, et la magnificence des draperies, le faste du vêtement, ne parviennent pas toujours à dissimuler l'inconsistance du raisonnement et la pauvreté de la pensée. Il parle des desseins de Dieu sur les individus et sur les empires avec une assurance imperturbable qui passerait pour de l'outrecuidance, avec une audace qui paraîtrait de la témérité aux yeux du lecteur qui n'a d'autre flambeau que la science, d'autre guide que le sens commun. Que penser, en effet, d'une phrase comme celle-ci, quand on ne possède d'autres lumières que celles du bon sens : "Souvent," dit le fougueux prélat, "Dieu pour sauver une seule âme, renverse tout un grand royaume."

Ne dirait-on pas qu'il était le confident intime et le secrétaire privé de la Providence ?

Le Dieu de Bossuet, comme on le voit, est bien différent de la Nature qui, suivant les physiiciens, ne procède jamais que par la voie la plus simple.

Qu'on nous pardonne cette digression à propos d'un écrivain que les dévots citent à tous propos. Ils y vont de confiance, et la mitre de l'évêque a pour eux plus de prestige que le talent, discutable d'ailleurs, de l'homme.

M. l'abbé Corbeil, en bornant son admiration aux *Oraisons funèbres* fait preuve de savoir, de goût et d'indépendance.

Le fait est extrêmement rare chez un ecclésiastique ; c'est pourquoi nous le mettons en relief. Ce qui nous confirme dans notre opinion sur M. l'abbé Corbeil, c'est qu'il ne barguigne pas pour placer Victor Hugo au rang des "génies puissamment créateurs."

C'est du courage, M. l'abbé, c'est fort honorable, et nous vous saluons au passage fraternellement.

SEPTIÈME LETTRE

M. ULRIC BARTHE

JOURNALISTE

Mon cher confrère,

Demander à quelqu'un quelles sont ses lectures favorites, cela n'a l'air de rien à première vue, mais, à bien penser, c'est une manière polie de se faufiler